

Aislinn Hunter, Marianne Apostolides, H. Nigel Thomas

Hélène Rioux

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2016). Compte rendu de [Aislinn Hunter, Marianne Apostolides, H. Nigel Thomas]. *Lettres québécoises*, (164), 38–39.

☆☆☆ ½

AISLINN HUNTER

Nos deux mondesTraduit de l'anglais (Canada) par Annie Pronovost
Montréal, Marchand de feuilles, 2016, 480 p., 34,95 \$.

D'un monde à l'autre

À l'époque victorienne, une jeune fille – elle n'est pas nommée, seulement mentionnée sous l'énigmatique initiale N. – sort, en compagnie de deux patients, d'un asile d'aliénés convalescents dans le nord de l'Angleterre et disparaît dans la forêt. Cent ans plus tard, une fillette, Lily, se volatilise au même endroit. Quel est le lien ?

C'est ce que Jane Standen, devenue archiviste dans un musée — elle était à l'époque la gardienne de la fillette, elle avait quinze ans, elle en a maintenant trente-quatre —, cherche à découvrir. Accablée par un sentiment de culpabilité qui ne l'a pas quittée depuis la tragédie, elle a dû suivre une thérapie. Plus tard, elle lira les journaux intimes et les lettres des contemporains de la première disparition, compulsera les dossiers médicaux concernant les personnes internées dans l'asile, retournera sur les lieux du mystère.

Une douzaine de fantômes l'accompagneront dans cette quête. Qui sont-ils ?

L'un de nous croit que nous sommes des atomes sans noyau ; celui qui aime les horloges dit que nous sommes du temps perdu. L'un croit que nous sommes des poèmes ; un autre, que nous sommes des rêves ayant pour but de trier des informations futiles ; un autre encore, que nous sommes comme des draps qui sèchent dehors en été, en proie aux coups de poing du vent. (p. 70)

Nous apprendrons au fil des pages qui sont ces fantômes — surnommés, entre autres, la Fillette, le Théologien, le Poète, la Femme à la voix douce — et quel rôle ils jouent dans cette histoire.

L'auteure a choisi cette astuce pour mêler deux époques, deux mondes. Une bonne idée, assurément. Pourtant, comment dire, ce qui fait toute l'originalité, la profondeur, la force du roman, finit par devenir une faiblesse. Les fantômes, ou esprits, voix, entités, qu'importe, interviennent sans cesse, suivent Jane à la trace, commentent tous ses actes, et comme on ignore qui ils sont — on le saura à la fin —, leurs interventions ralentissent l'intrigue, encombrant le récit et la lecture devient ardue.

Oui, [disent-ils] nous aimerions que nos souvenirs soient précis, chuchoter à Jane que ceci ou cela transpirait, glisser une pièce du puzzle et l'emboîter dans une autre ; nous aimerions être certains que les conversations que nous avons épiées, les regards échangés entre les gens, ont bel et bien eu lieu. (p. 247)

Nous l'aimerions, nous aussi. Mais voilà, ils tâtonnent, et nous tâtonnons avec eux et Jane dans une histoire qui s'étire à n'en plus finir. Pour dire la vérité, on se perd parfois dans les multiples dédales, le passé de Jane, son présent, son travail, ses relations tendues avec son père, un musicien célèbre, le passé des nombreux protagonistes des événements survenus un siècle plus tôt.



L'ENQUÊTE

Le musée où Jane travaille est sur le point de fermer ses portes. À la suite d'une soirée où William, le père de la fillette disparue une vingtaine d'années plus tôt (et dont elle était vaguement amoureuse), prononce un discours, Jane quitte Londres en pleine nuit. Avec son chien Sam, et sans le dire à personne, elle se rend au manoir d'Inglewood, le lieu où les deux drames ont eu lieu. Là, après avoir passé quatre jours à consulter les archives de la bibliothèque, elle apprendra enfin qui était N. et ce qu'il est advenu d'elle. Elle vivra aussi une aventure avec un jeune homme nommé Blake, dont les parents se souviennent de Lily. Pour ce qui est de cette dernière, l'énigme ne sera pas résolue.

Malgré les longueurs qui m'ont parfois lassée, *Nos deux mondes* est un roman intelligent, sensible, très documenté, construit, et traduit, avec beaucoup de soin.

Née en Ontario, Aislinn Hunter est l'auteure d'un recueil de nouvelles, de deux livres de poésie et d'un roman adapté pour le cinéma. Elle vit désormais à Vancouver.

☆☆☆

MARIANNE APOSTOLIDES

Elle nageTraduit de l'anglais (Canada) par Madeleine Stratford
Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2016, 134 p., 20,95 \$.

À la piscine

Kat a trente-neuf ans. Son mariage part à la dérive, elle cherche à comprendre, elle veut trouver comment survivre au naufrage. Pour y parvenir, elle va à Loutra, en Grèce — lieu de naissance de son père — avec sa fille adolescente, Melina.

Elle nagera trente-neuf longueurs de piscine, une pour chaque année de sa vie. Pendant qu'elle nage, des souvenirs, épisodes marquants, presque toujours douloureux, de sa vie, remontent à la surface, non pas en ordre chronologique, mais plutôt dans un désordre savamment orchestré. S'y entremêlent les relations intenses et chaotiques qu'elle a vécues avec ses parents et avec son mari, la naissance de sa fille, les désordres alimentaires qu'elle a connus à l'adolescence et plus tard, à la mort de son père.



Sa langue, à l'époque, tétait à l'envers. Elle ondulait, repoussant la nourriture — dehors — dans la serviette de table qu'elle portait à sa bouche. (p. 74-75)

D'autres souvenirs — ceux de son père, en Grèce, pendant la guerre, alors qu'avec des centaines d'autres villageois, il avait dû fuir vers les montagnes et se réfugier dans des grottes — s'ajoutent à cette somme.

☆☆☆

H. NIGEL THOMAS

De glace et d'ombre

Traduit de l'anglais par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban
Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Roman », 2016, 452 p., 29,95 \$.

Un parcours difficile

Né dans l'île caribéenne d'Isabella, Pedro, le narrateur de *De glace et d'ombre*, y vivra avec sa grand-mère jusqu'à l'adolescence, puis, en 1974, il ira rejoindre sa mère à Montréal pour poursuivre ses études. Le roman commence quelques années plus tard par la mort de la mère. Pedro se remémore alors le parcours difficile qui l'a mené où il est.

La première partie du roman raconte l'enfance de Pedro dans son île. La vie n'y est pas facile, loin de là : pauvreté, violence, superstitions, ignorance, femmes battues, cruels et incessants châtiments corporels à l'école. Un jour, par exemple, les enfants doivent mémoriser un poème sur un bonhomme de neige qui fond au soleil. Bien entendu, ils n'ont jamais vu de neige et n'ont aucune idée de ce que le bonhomme est devenu. L'institutrice courroucée les bat alors « féroceement pour les punir de leur ignorance » (p. 40). Une conception de l'éducation tout à fait édifiante !

Heureusement pour Pedro, un amour inconditionnel l'unit à Grama, sa grand-mère, une femme au grand cœur, un peu naïve, mais intègre et d'une générosité sans faille.

J'ai deviné tout ce qu'elle avait donné d'elle-même pour m'élever, et je l'aimais profondément, d'un amour que je ne ressentirais plus jamais de la même façon envers personne d'autre. (p. 83)

La première partie du roman m'avait conquise, mais j'ai trouvé la deuxième trop longue, parfois répétitive.

Si, dans les méandres de ces réminiscences, la nageuse n'est pas toujours facile à suivre, elle nous éblouit souvent par la pertinence de ses réflexions sur le sens et l'origine des mots. Par exemple :

« châtier » et « chasteté » ont la même racine — le même radical — castus, pur en latin. De « chasteté », une forme de pureté, provient « châtier ». (p. 49)

Ou encore :

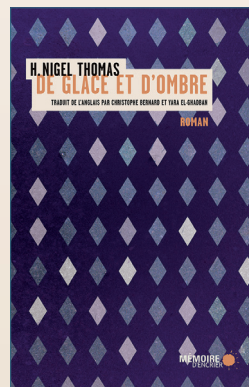
Elle entend son souffle franchir ses lèvres — un murmure : les Balkans. Leur nom venait de Vulcain, songe-t-elle, le « b » grec s'apparentant au « v » de Vulcain (Balkan) — le dieu romain. (p. 65)

Un prélude, deux interludes et un postlude, pendant lesquels Kat observe sa fille lire au bord de la piscine, écrire à son père qui lui manque, puis flirter avec Achille, un jeune Grec, ponctuent la narration.

Elle nage est un roman exigeant, très bien rendu par la traduction soignée de Madeleine Stratford, qui signe aussi la préface.

Auteure d'un récit autobiographique, de romans et de pièces de théâtre, Marianne Apostolides vit à Toronto.

Il a la mort dans l'âme au moment de la quitter. Surtout qu'il s'en va vivre dans un pays étranger avec une mère qu'il connaît à peine, qu'il n'a pas vue depuis dix ans (quant à son père, il ne le connaît pas du tout, ne le connaîtra jamais et, comme on l'apprendra, c'est tant mieux).



À l'arrivée, c'est le choc. Sa mère est une femme aigrie, misérable, qui ne l'aime pas, n'a jamais voulu de lui, a usé sa vie à trimer comme servante pour subvenir à ses besoins et à ceux de Grama. L'appartement où il se retrouve est un sous-sol nauséabond, deux pièces minables, dans Côte-des-Neiges. Si la vie était dure à Isabella, il y avait au moins la mer, les fleurs et le soleil. À Montréal, tout semble gris.

Les semaines s'écourent, mornes, entre les « messes » de la congrégation wayfarienne dont sa mère est une membre fidèle, et l'école. Et là, Pedro aura besoin de tout son courage pour survivre aux multiples vexations qu'on lui fera subir. Intimidation, drogue, vol à l'étalage, racisme, expériences sexuelles déprimantes, voilà à quoi se résume son quotidien.

Tu sais on est qui, hein ? Demande à tes Nègres de frères c'est quoi, la Nation, tu vas voir qu'ils vont chier dans leurs culottes. J'ai envie d'te traîner dans les bécosses pour que tu m'suces. (p. 230)

La première partie du roman m'avait conquise, mais j'ai trouvé la deuxième trop longue, parfois répétitive.

Pedro s'en sortira. Il sera finalement admis au cégep, puis à l'université où il étudiera la littérature. La fin relate la réconciliation avec sa mère mourante, qui lui révélera le secret de sa naissance. Un passage réussi, très émouvant.

Pour écrire son roman, H. Nigel Thomas, également poète et essayiste, auteur d'une œuvre considérable, s'est inspiré de son expérience d'enseignant dans une école secondaire montréalaise entre 1976 et 1984. Presque tout ce qu'il raconte est vraiment arrivé, dit-il. « J'ai voulu explorer le défi de s'adapter en posant la question : comment se sentir chez soi dans un autre pays ? »